

A propos du temps dans *Croquignole* de Charles-Louis Philippe

Maiko TOKAI

Charles-Louis Philippe, le temps, le suicide, le populisme

Introduction

Discutant sur le temps dans les textes littéraires, on pourrait en général prendre deux directions. D'un côté, celle du temps dans la narration qui entraîne l'intrigue d'une fiction, ce qui nous rappellerait l'œuvre de Proust ou les études de Paul Ricœur. Et d'un autre côté, celle du *temps humain* énoncé dans le texte de chaque écrivain, analysé entre autres par Georges Poulet. C'est là une recherche du temps intérieur et philosophique des écrivains.

Suivant la deuxième direction, cet article se propose de considérer le temps dans un texte de Charles-Louis Philippe (1874-1909), afin de mettre en lumière une originalité de l'écrivain à travers sa vision du temps dans son roman.

Double milieu

Tout d'abord une constatation : Charles-Louis Philippe est un écrivain très sensible à l'écoulement du temps, comme le montre l'emploi de nombreuses expressions du temps et de l'heure dans ses romans, nouvelles, contes et même lettres personnelles. Il est significatif que le temps est abordé sous ses divers aspects dans ses textes littéraires¹.

On peut se demander si cette diversité ne viendrait pas de son double milieu. Né à Cérilly, au sein d'une famille de sabotiers de la *petite ville*, Charles-Louis Philippe poursuit des études au lycée grâce à une bourse, puis monte à Paris. Il y travaille dans l'administration et connaît parallèlement une certaine réussite dans le monde des lettres. Les écrivains d'alors étant généralement issus de la classe intellectuelle, rares étaient ceux qui comme lui présentaient une double appartenance. En effet, Philippe est confronté à un double espace, Cérilly et Paris, à une double vie, celle des artisans et des fonctionnaires, et aussi au double temps que chaque lieu et occupation régissent.

Au regard de cette condition exceptionnelle, nous accompagnerons l'écrivain dans *Croquignole*, son roman où le *temps humain* est traité avec la plus grande attention.

Argument

Croquignole, l'ambitieux roman que Philippe écrit quelques années avant sa mort, a manqué de peu le prix Goncourt². Nous commencerons par en suivre l'argument.

La première scène se passe dans un bureau parisien et nous présente les quatre personnages qui y travaillent ; Paulat, le parfait rond de cuir, Croquignole, l'épicurien rempli de gaité, Félicien, sérieux et respecté de tous et Claude, calme et timide.

Dans le chapitre 2, l'action se déplace du bureau dans une mansarde. On y fait la connaissance d'une petite couturière prénommée Angèle et occupée toute la journée à coudre à la machine. Un jour, elle rencontre une voisine, Madame Fernande, femme d'une grande beauté qui jouit de la vie.

Le chapitre 3 nous ramène dans le bureau. Croquignole vient de toucher un important héritage et a invité ses trois collègues à partager un somptueux repas. A part Paulat qui a décliné l'offre, ils se rendent donc à la campagne un beau dimanche, mangent à satiété et s'enivrent de vins. Sur le chemin du retour, ils rencontrent deux femmes, Madame Fernande et Angèle.

La deuxième partie s'ouvre sur une description de la liaison entre Croquignole et Madame Fernande. Alors à l'apogée de sa gloire, il entretient désormais sa belle maîtresse qui ne pense qu'à se parer. Pour la combler Croquignole se ruine en achats de robes et de bijoux.

Au chapitre 2 de la seconde partie, l'histoire de Claude et d'Angèle prend forme. Ces deux personnalités timides se lient peu à peu et Claude en vient à fréquenter assidûment Angèle. Leur relation est exempte de caractère sexuel, Claude se contente de bavarder avec Angèle, de l'aider à faire le ménage ou de l'accompagner en promenade. Il rêve de se marier avec elle. Il ne se rend pas compte qu'elle commence à se lasser de cette vie monotone.

Mais au chapitre suivant, survient un événement tragique. Angèle succombe à Croquignole, l'incorrigible séducteur. Le lendemain, Croquignole, rongé de remords, avoue à Claude ce qui s'est passé. Désespéré, celui-ci écrit à Angèle pour lui dire adieu. Et ce message affecte tant la petite couturière désormais abandonnée que, son travail fini, elle se suicide écrasée par la solitude.

Ainsi, Angèle est morte et le roman entre dans sa phase finale. Croquignole, une fois réglés tous les frais de l'enterrement d'Angèle, quitte le bureau. Après deux ans de silence, il réapparaît devant ses collègues, se montre enjoué et brillant. Mais le lendemain, Félicien reçoit une lettre de Croquignole et la lecture du journal lui apprend que ce dernier s'est suicidé.

Le temps au bureau

Nous serions tentés de voir d'abord un premier temps, le temps au bureau. Suite à la scène où la

journée de travail démarre à neuf heures, avec la présentation des personnages principaux.

C'est ainsi qu'étaient faits Paulat, Croquignole et Félicien, et il y avait encore dans le bureau un quatrième camarade qui s'appelait Claude Buy. Mais il n'y avait pas que des hommes, il y avait aussi le temps³.

Après ces quatre camarades, on présente le temps. Il prend la place d'un cinquième personnage. Et la description de la lutte des hommes contre le temps se poursuivra longuement, deux pages entières.

Le matin, le temps passait assez vite parce qu'il n'y avait qu'à se laisser porter par l'heure jusqu'à midi ; alors l'instant du déjeuner venait, avec la sortie, avec la descente dans la rue, et cela constituait presque une aventure.

Mais ensuite l'après-midi était là. Le temps faisait sentir sa présence. Il était deux heures. Soudain il n'arrivait plus rien, le temps s'arrêtait et s'en prenait à vous⁴.

Le long après-midi arrive et le temps affirme sa présence. Les pauvres bureaucrates suent sang et eau pour tuer le temps qui révèle sa vraie nature.

On remuait un membre, on poussait un soupir, on remuait plusieurs fois un membre, on poussait plusieurs fois un soupir, et, sachant que les pensées aussi marquent le temps, on se mettait à penser. On se disait : «Voilà. Une pensée dure bien une minute et il n'y a que soixante minutes dans une heure. Lorsque cette minute-ci aura passé, il me semble que les autres minutes n'auront pas de mal à venir.»⁵

Il est vain de lutter contre le temps, car le temps est «l'Éternité» et «toute petite» la «vie humaine».

Vous vous plongiez alors dans l'après-midi tout entière, vous vous asseyiez sur votre chaise, et, soutenu, porté dans le grand Immobile, vous restiez là, avec une toute petite vie humaine et dont le temps se jouait. Tantôt vous bâilliez, tantôt vous écriviez une ligne, tantôt vous balanciez votre tête, parfois un objet tombait, dans un bruit sec et sans ondes, qui ne mourait même pas. Il n'y avait plus à combattre : l'Éternité se prenait à vous !⁶

Cela n'est pas sans nous rappeler cette phrase de Pascal.

Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet⁷.

Il est vrai que rien ne peut nous soustraire à la peur de la mort, à l'absurdité de la vie devant la conviction que le temps est éternel et qu'il détruit tout, y compris les vies humaines. Aussi, chacun à sa façon, les intellectuels luttèrent contre cette horreur, conscients que ce sentiment est inéluctable⁸.

Or Philippe ne partage pas tout à fait ce sentiment. Bien qu'il reconnaisse la vanité de la vie dans le temps éternel, il n'en retire pas la peur de la mort. Dans ce sens, nous pourrions dire qu'il est plus proche de Maupassant que de Baudelaire. Philippe saisit la mort comme la fuite par le temps, l'éternité. Sur cet axiome, ses personnages se donnent souvent la mort⁹.

Cette attitude de Philippe en mémoire, retournons au drame et suivons le temps au bureau qui ne cesse d'opprimer les hommes.

Ah ! n'importe quoi, pourvu qu'il y eût un mouvement initial, qu'on se sentît remuer et que le temps marchât !¹⁰

Et cette violente oppression se poursuit jusqu'à six heures.

Si bien que, longtemps plus tard, quand le temps, las enfin de vous avoir fait attendre, amenait six heures et vous délivrait du bureau, vous descendiez dans la rue, tout cassé par ses assauts et la tête sonore comme ces coquillages inhabités qui répètent à jamais le bruit des flots¹¹.

Pour eux, bureaucrates, le temps ne produit que de l'ennui. Il n'existe que pour être tué. Et c'est bien cette idée que Claude, le quatrième camarade, regrette. Voici ce qu'il proclame :

Monsieur, il y a une parole : «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.» Je crois fermement à la vérité de cette parole. Mon père et ma mère travaillaient à tour de bras et j'ai toujours trouvé que cela était juste. Moi, je m'endors, je me laisse vivre, je suis assis ici auprès de vous. Vous voyez, j'ai même le temps de parler philosophie. Alors, quoi ! Que faisons-nous de la malédiction du travail ?¹²

Claude, élevé dans le temps strict des artisans se sent coupable de tuer le temps. Plus il souffre de subir le temps débilitant du bureau, plus il retrouve auprès Angèle le vrai temps, celui de l'apaisement.

Le temps dans la mansarde

Nous aborderons ensuite le deuxième temps, celui dans la mansarde, d'Angèle. Le matin d'Angèle commence ainsi :

C'est le matin, mon Dieu, on peut en profiter un peu et perdre trois minutes afin de savoir ce qui se passe¹³.

Dans la mesure où Angèle pense pouvoir «perdre trois minutes», nous y voyons déjà une différence avec le temps des bureaucrates. Et sa vie se règle au moule de son temps.

Alors elle se consolait du travail et de la peine par l'application d'une sorte de silence. Elle utilisait une idée à elle, une remarque qu'un jour on lui avait faite, une certaine habitude et une certaine intelligence qu'elle avait du calicot ; et, dans le matin, dans le silence, sentait fonctionner son cerveau. La vie de la femme avait été déterminée, avait été définie : il y a la couture, il y a le linge, il y a la paix, il y a cette rêverie docile et si humble qu'elle s'accommode du travail des mains. Angèle avait accepté les termes de cette définition, et, toute pénétrée d'harmonie, vivait d'accord avec un grand principe jusque dans le fond de son cœur¹⁴.

Cette phrase représente bien la vie des couturières. Le «travail des mains» exige une vie «déterminée» et «définie» et Angèle avait accepté cette vie.

Le premier bruit du matin formait un appel auquel elle n'avait jamais appris à se soustraire. Un peu plus tard, il y avait le coup de midi pour un petit plat vite fait. Elle n'avait pas faim, mais midi aussi était un appel. Dès son premier jour, Angèle avait pris l'habitude de l'obéissance¹⁵.

Soumise à l'«appel», pressée par le temps, elle continue à travailler jusqu'à sept heures.

Cette vie du «travail des mains» a l'avantage de ne pas faire ressentir le temps. Et cette attitude vis à vis du temps est le contre-pied de celui des bureaucrates.

En opposant ces deux temps différents, voyons à présent le sort respectif des personnages qu'ils conduisent à la mort.

Le cas d'Angèle

Examinons à présent le cas d'Angèle, la première à se donner la mort dans ce roman tragique.

Bien que l'adieu que lui signifie Claude soit déterminant dans sa décision de mettre fin à ses jours, Angèle n'était guère amoureuse de lui. Mais pour quelle raison alors choisit-elle de se donner la mort ? Nous essaierons de percer cette énigme en suivant le fil du temps d'Angèle et de Claude, à commencer par la scène où Claude prend l'habitude de se rendre chez Angèle pour l'aider dans son ménage.

- Oh ! on mangerait bien, puisqu'on est forcé de manger. Mais pendant qu'on mange on perd son temps.
- Il [= Claude] ne s'émut pas beaucoup, tout d'abord :
- Et quand vous avez perdu du temps, comment faites-vous ?
- Je le rattrape pendant la nuit¹⁶.

Pour Angèle, le temps se conçoit comme une chose à «perdre» et à «rattraper». Considérant que le temps devrait être ainsi, Claude ne tarde pas à investir le temps d'Angèle. On voit ici une jeune femme désireuse d'économiser le temps qui lui fait toujours défaut et un homme qui cherche à tuer le temps en surplus. Leurs intérêts s'accordent malgré ces deux conceptions du temps complètement opposées.

Lui proposant de s'occuper de la cuisine, Claude se réjouit ainsi de lui faire économiser son temps, comme le dénotent ses paroles : «Ça fait une demi-heure.» «Il m'a fallu trois quarts d'heure !»¹⁷. De plus, avant d'aller au bureau, il souhaite passer chez elle et nettoyer son pauvre logis, prétextant : «Le matin, je ne sais pas où passer mon temps.»¹⁸. Claude finit par s'occuper entièrement du ménage de la petite couturière.

- Mademoiselle, une heure le matin pour le ménage, une heure le soir pour la cuisine, ça fait deux heures.
- Oui, dit Angèle.
- Bien. La semaine comprend sept jours. Sept fois deux font quatorze. Je vous fais économiser quatorze heures par semaine¹⁹.

Ce temps habilement économisé et mis à profit lui permet alors de sortir avec elle le dimanche. Et Angèle découvre le temps de la joie, celui passé en plein air.

Hier à cette heure-ci, je tirais l'aiguille : tirer l'aiguille fait passer le temps. Aujourd'hui, maintenant, je ne tire pas l'aiguille, et j'en ai si peu l'habitude que cela me distrait. Ne pas tirer l'aiguille est une occupation. Angèle sentait encore qu'elle n'était pas dans la chambre, qu'elle n'était pas assise sur une chaise et qu'une après-midi peut passer comme si les chemises n'existaient pas. C'était un nouveau système du monde²⁰.

Sa vie commence à changer. Elle ne travaille plus le soir : ils sortent, s'attablent dans un café ou vont au café-concert. Son désir de jouir de la vie ne connaît pas de limites.

Et lorsqu'elle en sortit, la vie n'était pas ce qu'elle était auparavant : la vie contenait un feu subtil que, seuls, les plaisirs de Paris savent allumer. Elle ne goûtait plus l'air de sa fenêtre, le cimetière Montparnasse lui-même était désolé²¹.

Et c'est cette nouvelle Angèle qui tombe dans le piège d'un séducteur, Croquignole. En l'acceptant, Angèle laisse échapper cette cruelle parole à propos de Claude.

— Oh ! il est gentil. Il m'aide à travailler : seulement, voilà : auprès de lui on se rappelle toujours qu'il faut travailler !²²

Angèle n'apprécie pas vraiment Claude qui lui a pourtant offert une nouvelle vie, elle se livre sans réfléchir à un autre qui ne passe chez elle que par caprice.

Mis au courant de l'événement par Croquignole, Claude décide dès le lendemain de ne plus revoir Angèle. Mais celle-ci, qui ne soupçonne rien, l'attend comme d'habitude. Et elle vit une «singulière aventure».

Six heures vint comme six heures vient quand on a eu de la patience, et au bout d'un temps vint six heures et quart.

Six heures et quart était le précurseur de six heures vingt. Six heures vingt tournait la clé dans la serrure, et, lorsqu'il entra :

— Quelle heure est-il ? demandait-elle.

— Pas tout à fait six heures et demie !²³

Citons une phrase qui dépeint bien l'état psychologique d'Angèle accentué par la personnification de

l'heure. Chaque heure lui rappelle l'absence de Claude. Sans analyser l'état d'esprit d'Angèle, l'écrivain réussit à faire partager aux lecteurs son sentiment effrayant.

Sept heures vint avec toutes ses minutes, elle les laissait aller à leur guise, et quand ce fut la dernière, les chemises, l'aiguille, le travail, avec lequel il vaut mieux prendre un peu d'avance...

— Tant mieux, il n'est que sept heures ! Je vais pouvoir finir ce que j'ai commencé.

Elle ne remuait pas, de crainte de déranger quelque chose. A sept heures et demie, pourtant, elle reçut un rappel de la vie quotidienne :

— Tiens, c'est vrai, je n'ai pas encore dîné.

Après huit heures moins le quart, elle attendit huit heures pour se répondre à elle-même :

— Ma fois, tant pis, je n'ai pas faim !

Elle se coucha à neuf heures, comme la veille, pour que ses habitudes fussent ses habitudes et pour se prouver que rien d'extraordinaire n'était arrivé : «Demain sera demain, mais aujourd'hui il est neuf heures, tant pis pour ceux qui sont en retard ! Et puis le dîner n'est pas mon affaire.»²⁴

Et la petite couturière désespère.

Elle aurait bien attendu la journée du lendemain, mais n'ayant pas de travail, elle n'aurait pas su comment employer son temps.

— Et puis, demain, ce serait la même chose²⁵.

Angèle, coupée de son espace temporel habituel, a découvert un autre temps, neuf et attrayant. Malgré l'adieu de Claude et la désillusion qui s'en suit, elle ne peut plus revenir à ce qui était sa propre vie. Il lui est impossible de réintégrer le temps «du travail des mains», le temps réel qui régit sa vie de couturière : Angèle n'a désormais de place nulle part dans ce monde.

Le cas de Croquignole

Nous passerons enfin au cas de Croquignole que retrouverons au bureau après son héritage.

Il s'asseyait, on vit même des jours où pendant trois minutes il restait assis. Mais bientôt il rejetait les trois minutes à la fois. Elles l'étouffaient²⁶.

Ces «trois minutes» sont en contraste avec celles de la couturière. Il lui est impossible de supporter

l'écoulement du temps, au bout de «trois minutes» il sort du bureau pour aller retrouver sa maîtresse. Il met à profit l'absence de cette dernière pour séduire Angèle, et ce qui n'est pour lui qu'amourette passagère provoque la tragédie. Après le suicide d'Angèle, Croquignole quitte définitivement le bureau, à la recherche d'un autre temps extérieur à celui des autres protagonistes. Et on ne le reverra qu'après deux ans d'absence. Voici la description du temps vieilli de ces deux années :

Une après-midi d'été, deux ans plus tard, le temps était ce qu'est le temps : un vieillard qui se traîne, qui achève de vivre, deux ans l'avaient encore vieilli. Quelqu'un même, un jour, fut amené à dire :

— Je crois bien que le temps a des rhumatismes.

Il arrivait le matin, tout lourd, geignard, branlant, choisissait un coin sombre, vivait peut-être, mais restait immobile jusqu'au soir. On ne disait rien. Le temps est un peu de votre famille, il fallait bien qu'on le supportât.

Depuis deux ans on l'avait supporté sans un mot, sans une plainte. On ne faisait pas de bruit, on ne quittait pas souvent sa chaise, on ne marchait pas non plus. Alors personne n'avait eu l'occasion de lui dire :

— Fais-moi de la place !²⁷

Pour les bureaucrates, c'est à présent le temps simplement vieilli. Ils s'y sont habitués et ils n'en souffrent pas comme auparavant. Mais pour Croquignole, qui était parti, le temps n'a pas changé et la vie du bureau lui paraît encore plus dure, plus contraignante. A la déclaration d'un camarade, «Mais que veux-tu, mon ami, il faut bien vivre.», il réplique, «J'y ai beaucoup réfléchi. Eh bien, ça n'est pas sûr !»²⁸. Et il se donne la mort.

Conclusion

Parmi les nombreux romans sur les «bureaucrates», *Croquignole* est une œuvre originale qui attribue le rôle principal au temps. Deux personnages, lassés du temps quotidien le plus souvent monotone, sortent de leur cadre pour chercher un autre temps libre et animé. Mais ce n'est qu'une illusion. Comme le temps s'approprie indécemment les domaines où les hommes évoluent, on ne peut le remplacer librement. Une fois détaché de son temps, l'homme est condamné à se mettre en dehors du monde.

Opposée à la crainte de Pascal, l'éternité pour Philippe existe dans la vie, et la mort est définie comme une fuite par le temps. Pour cela, le temps humain se présente plus sévère pour les vivants. En supposant le temps éternel dans la vie et le suicide comme une solution inévitable, Philippe souligne l'importance de

vivre le temps réel imparti à chacun.

Mais, cette vision du temps ne viendrait-elle pas de la vie personnelle de l'écrivain, «un précurseur du populisme»²⁹ qui vit les divers écoulements du temps ? Si, comme nous le pensons, tel était le cas, il serait alors possible de considérer sous un nouvel angle l'apport du populisme à la littérature française³⁰.

Notes

- 1 L'étude du temps, dans tous les romans de Charles-Louis Philippe, a fait l'objet des recherches de notre thèse présentée à l'université de Hiroshima ; Maiko Tokai, *A propos du temps de Charles-Louis Philippe*, 2009.
- 2 Après *Le Père Perdrix* (paru fin 1902) et *Marie Donadieu* (1904), *Croquignole* (1906) manque de peu le prix Goncourt.
«Octave Mirbeau, l'un des dix membres du jury, avait eu beau se battre en 1903, puis en 1904 (pour *Marie Donadieu*) et encore en 1906, il n'avait pas réussi à faire reconnaître les mérites de Philippe. Après la mort de celui-ci, il écrira, dans une lettre à Francis Jourdin : «C'est maintenant que je comprends avec plus de force, ce que nous perdons en ce pauvre petit Philippe ! Si vous saviez quelle colère j'éprouve contre cette académie stupide, plate et méchante — contre... surtout — qui n'a pas su donner à ce grand artiste un peu de bonheur, un peu de tranquillité ; je ne dis pas un peu de fîeté.» in Bruno Vercier, *La Mauvaise Fortune*, 2011, Gallimard, pp.168-169.
- 3 Charles-Louis Philippe, *Œuvres complètes tome III*, édition présentée et établie par David Roe, Ipomée, 1986, p.133, souligné par nous.
- 4 *Ibid.* p.133.
- 5 *Ibid.*
- 6 *Ibid.* p.134, souligné par nous.
- 7 Blaise Pascal, *Pensées*, texte établi par Louis Lafuma, Seuil, 1962, p.188.
- 8 Cf. Yusuke Maki, *Sociologie comparée du temps*, Iwanami, 1982.
- 9 Cf. Maiko Tokai, «Du Suicide dans *Croquignole*» in *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, L'Association internationale des Amis de Charles- Louis Philippe, n° 63, pp.42-51, 2007.
- 10 *Op.cit.*, p.134.
- 11 *Ibid.* p.135.
- 12 *Ibid.* p.136.
- 13 *Ibid.* p.143, souligné par nous.
- 14 *Ibid.* p.144, souligné par nous.
- 15 *Ibid.* souligné par nous.

16 *Ibid.* p.199.

17 *Ibid.* p.200.

18 *Ibid.* p.201.

19 *Ibid.* p.202.

20 *Ibid.* p.206.

21 *Ibid.* p.208.

22 *Ibid.* p.215.

23 *Ibid.* p.227

24 *Ibid.* pp.227-228.

25 *Ibid.* p.234.

26 *Ibid.* p.209, souligné par nous.

27 *Ibid.* p.241.

28 *Ibid.* p.244.

29 «On peut considérer Ch.L.Philippe comme un précurseur du populisme.» , in Philippe Van Tieghem, *Dictionnaire des Littératures*, Presse Universitaires de France, 1968, p.3048.

30 Jean Giraudoux, par exemple, est de ceux qui apprécient Philippe et sa littérature au sein du populisme, Cf. Jean Giraudoux «*Charles-Louis Philippe*» dans *Littérature*, Gallimard, 1941.

シャルル＝ルイ・フィリップ『クロキニオル』 における時間の問題

東 海 麻衣子

文学テキストにおける時間を考察しようとするとき、我々は二つの方向性を見出す。一つ目は、ポール・リクルの大著が代表するような、物語られる時間の問題。物語を牽引する時間の経過が、いかに読者に追体験されるのか。そして、二つ目は、ジョルジュ・プーレが仔細に分析したような、それぞれの作者が作品内で表明する「人間的時間」の問題。テキスト内で吐露される個人の内的時間、哲学的思索の探究である。

本稿では、後者すなわち「人間的時間」をシャルル＝ルイ・フィリップ（1874-1909）のテキスト『クロキニオル』に探る。二人の登場人物を自殺に追いやるものとして時間意識の存在が認められることを指摘し、それがいかなる性質のものであるかを分析していく。

そこにはまず、近現代の人間の生活が否応なく、時間に支配されているという前提がある。各々の生活は、生きる場所、環境、職業等によって規定され、そこに各々の時間意識が形成される。『クロキニオル』における二人の登場人物は、そうした現実の時間意識を捨て、外へ飛び出していくのだが、一度外の自由な時間意識を知った彼らが再び内に戻り、現実の生活を生き直すことはない。なぜなら、彼らは幻想から現実に戻るための時間意識の着脱に失敗するからだ。フィリップの捉える時間意識とは、一朝一夕に取り替えられるものではなく、人間の存在自体を決定づけてしまうほど厳格なものなのである。

こうしたフィリップ独特の見解は、小さな町の本靴屋の息子として生まれ、パリで公務員として働きながら作家として成功したというフィリップの出自、そこにおいてこそ感得される多様な時間意識が培ったものでもあろうか。知識階級出身者以外の者が作家となることのなかった当時、まったく異質な二つの環境をもつフィリップのような作家は稀であった。つまり、フィリップが鋭敏に捉えた時間意識は、彼が「ポピュリズムの先駆者」であるという背景を裏付けるものとも考えられるのである。

「小役人」の悲哀を描いた数ある小説にあって、その悲哀の軸を時間意識のうちに置くという独創を見せる『クロキニオル』は、新たな「人間的時間」の切り取り方を提示したという意味においても、非常に興味深い小説であると言えるだろう。そしてさらに、その背景に、作家の生きた二重の空間と時間意識を見ることは、ポピュリズム文学がもたらした新たな価値観を見出すことにもなると考えられるのである。